

Mondher Kilani, anthropologue: «Le cannibalisme? Un acte éminemment culturel»

T letemps.ch/societe/mondher-kilani-anthropologue-cannibalisme-un-acte-eminemment-culturel

Le Temps

December 24, 2003

Les candidats malheureux à être mangés par Armin Meiwes le confirment: le cannibalisme de l'informaticien allemand suppose une véritable relation entre le mangeur et le mangé. On est proche du banquet humain traditionnel, note l'anthropologue Mondher Kilani. Un banquet, ajoute-t-il, omniprésent dans notre culture et notre imaginaire

Anna Lietti

Prévu pour durer tout le mois de janvier, le procès du cannibale Armin Meiwes se poursuit à Kassel. Les derniers témoins sont venus expliquer comment ils s'étaient portés candidats à être mangés mais avaient été écartés à leur grand regret. Ils confirment que l'informaticien tranche avec la figure du serial killer anthropophage telle que nous la connaissons, sous les traits par exemple du russe Andrei Chikatilo. Cette fois, on peut vraiment parler de cannibalisme, note Mondher Kilani, professeur à l'Institut d'anthropologie et de sociologie à l'Université de Lausanne.

Le Temps: Quelle différence entre Armin Meiwes et un psychopathe anthropophage à la Hannibal Lecter?

Mondher Kilani: On n'a plus affaire à l'acte soudain, irrépressible, clandestin et solitaire du serial killer tel qu'on le connaît. Mais à un geste planifié presque publiquement, ritualisé, et en grande partie partagé puisque cet homme a mis une annonce sur Internet, qu'il a trouvé plusieurs partenaires volontaires et que sa victime a partagé un morceau de son propre corps avec lui. De plus, le cannibale allemand a précisé ses exigences, et écarté plusieurs candidats, indiquant par là qu'il ne mangeait pas n'importe qui. On est nettement plus proche de la scène cannibale traditionnelle, qui suppose une interaction, une véritable relation entre le mangeur et le mangé.

– Quel est le sens de cet acte dans les sociétés traditionnelles?

– A travers l'ingestion de l'autre, on s'approprie ses qualités, ses valeurs, son courage. C'est une manière d'affronter la problématique de l'identité/altérité. On aime et on déteste celui qu'on mange, mais certainement, on le prend en considération puisqu'on ne mangerait pas n'importe qui. On mange l'autre aussi parce qu'il a, précédemment, mangé l'un ou l'autre de nos ancêtres: les qualités que l'on s'approprie sont nourries par les qualités des ancêtres mangés par ceux que l'on s'apprête à manger. On n'est pas dans une logique d'annihilation de l'autre, de destruction gratuite, on est dans un rituel qui suit le cycle des générations. D'ailleurs, quand il n'est pas purement symbolique, le cannibalisme est un acte rare, à forte dimension sacrificielle: manger l'autre est tabou, et l'on demande aux dieux la permission de transgresser le tabou.

- Quelle relation entre Armin Meiwes et ces rituels lointains?
- Sur l'acte de cet homme en lui-même, je n'ai pas grand-chose à dire, ce serait au psychiatre de se prononcer. Ce que je constate, c'est qu'il nous fascine. La raison en est, je crois, que la pulsion cannibale est omniprésente dans notre culture, qu'elle structure notre imaginaire. Voyez les contes et les mythes, à commencer par le Petit Chaperon rouge, voyez le langage et les préliminaires amoureux, mais aussi le christianisme.
- Vous voulez parler de l'eucharistie?
- Oui. L'une des controverses majeures à ce propos entre protestants et catholiques a eu lieu au XVI^e siècle: les premiers accusaient les seconds d'idolâtrie puisque lors de la messe c'est bel et bien le corps du Christ que les fidèles sont censés manger. C'était l'époque où l'Europe découvrait les «sauvages cannibales» du Nouveau Monde et cette polémique a eu lieu, précisément, au Brésil, comme attisée par la proximité de ces peuples «barbares». Je crois que le fantasme cannibale est universel.
- Toute la différence, disent les psychiatres, réside dans ce qui sépare le fantasme du passage à l'acte. Que dit l'anthropologue de cette différence?
- Il dit que dans certaines sociétés, le cannibalisme n'est certainement pas un symptôme de dérèglement puisqu'il est réglé socialement et religieusement: c'est un acte éminemment culturel. L'anthropologue ne dit pas, tout comme le psychiatre, que c'est bien ou mal. Ce qui lui tient à cœur, en l'occurrence, c'est d'expliquer que le cannibalisme n'est pas ce que l'on croit, un acte de sauvagerie pure, abondamment invoqué pour justifier le massacre des populations du Nouveau Monde.
- Tout de même, on tue des gens! Comment vous, spécialiste du cannibalisme, résolvez-vous la question du point de vue de votre morale personnelle?
- Je m'intéresse au cannibalisme en ce qu'il me permet de comprendre ma propre société, y compris dans ce qu'elle a de destructeur: pour nous non plus, l'horizon cannibale n'est jamais loin. Les peuples du Nouveau Monde que Christophe Colomb a appelés «cannibales» ont été découverts, il faut s'en souvenir, au moment même où, en Europe, les guerres de religion donnaient lieu aux pires atrocités. Ce qui a fait dire à Montaigne qu'il y avait moins de barbarie à manger un homme mort qu'à déchirer et «rostit par le menu» «un corps encore plein de sentiments». L'illustre auteur pointait notamment le doigt sur des actes de véritable cannibalisme qui ont eu lieu entre catholiques et protestants. Plus près de nous, je constate que nous continuons, malgré un discours moral et rationnel, à produire des guerres d'extermination. Le cannibale, lui, est moins retors. Il dit: je vais te manger, voilà pourquoi et comment. A tout prendre, qui est le plus barbare?